POLITIQUES, COMMERCIAUX ET LITTERAIRES.

Volume 13.

lembert, avait dit:

MONTREAL, MARDI 26 FEVRIER 1850.

No. 46

FRANCE.

DISCUSSION DU PROJET DE LOI DE L'ENSUIGNE-MENT DANS L'ASSEMBLÉE LEGISLATIVE.

Builo.

DISCOURS DE M. DE MONTALEMBERT.

M. Soubiès, parlant avant M. de Monta-

ta loi qui vous est présentée a le tort, à mes yeux, le diminuer la masse des lumières, et | qu'on demetirat fidèle aux principes de l'épo-de rendre l'éducation religieuse et de rendre l'éducation à que, etc.

M. le Prisident. La parole est à M. de Montalembert. (Mouvement.)

reprise de la séance, M. de Montalembert a la parole, dent.

nant a repoché un projet de loi de ne pas dire tout ce qu'il prejet vent dire.

D'ai fait pendant vingt ans la guerre à l'enseignement qu'elle fait, enfin, une quantité d'hommes propres à tout ficiel dont vous venez d'entendre l'opologie, et depuis et bons à rien. (Nouveaux rires.) officiel dont vous venez d'entendre l'apologie, et depuis un an j'ai négocié avec les anciens défenseurs de cet enseignement un traité de paix que nous vous proposons d'adopter aujourd'hui.

A côté da mal, nous avons voulu apporter le remede. Broglie, a cerit sur ce sujet un travail où je lis: Je vais vous expliquer le mal et le remêde. Le mal, d'a-

Vous l'avez tout probablement expliqué Tite-Live; vous l'avez tous oublié conune moi. Vous souvenez-vous du récit du siège de Phalère ! Quand cette ville était assiègée par les Romains et sur le point d'être prise, on conduisit la jeunesse de la ville au camp ememi, et on la livia aux assiégeants. En bien! c'est là ce qu'a fait en France l'instruction universitaire. (Réclamations à ganche.) Je sais qu'il y a des exceptions honorables ; mais ! je dis que c'est là ce qu'a fait le monopole de l'instruction i

Oui, en général, le monopole de l'instruction a livré la jeunesse aux ermenris qui assiégent la place ; la jeunesse

française leur a été livrée. L'astruction publique a fait les adversaires de tous les gouvernements. Sons la Restagration elle a fait les libénaux; sous le gonvernement de Juillet elle a fait les républicains; et sous la République elle a fait les socialistes.

(Très-bien! très-bien!) Messieurs, on disait l'autre jour qu'il était fort difficile de définir le socialisme ; je vais tâcher cependant d'expliquer ce qu'est le socialisme. (Rumeurs à gauche.)

A droite : Silence ! silence ! M. de Montalembert. Permettez, si vous voulez bien m'entendre, après m'avoir entendu personne ne pourra (Mouvements divers.)

tianné personne.

lendemain de la révolution de Février, arbora le drapeau rouge contre le drapeau tricolore ; le parti qui le 15 mai | ensuite. envahit cette enceinte, nous en chassa et demanda un milliard sur les riches ; le parti qui le 24 juin a livré bataille à la société et nous a coûté plus de généraux que les plus grandes batailles de l'Empire;

Le parti qui, le 13 juin, noos a mis hors la loi ; le parti qui demande anjourd'hui l'abolition de l'ampôt et du capital ; le partiqui trouve sans cesse de nouvelles recrues dans les ambitions froissées, les amours-propres blessés, les existences ruinées (mouvement); le parti, enfin, qui espète enlerer un beau jour la société par un coup de main (c'est cela ! c'est "cela !.) voilà ce que j'appelle le socialisme pratique. (Rires à droite.—Silence à la Monta-

A côté de cela, il y a le socialisme en théorie. Ce socialisme, c'est un esprit qui n'est jamais content de rien, qui se saisit de toute réforme comme d'une occasion de révolte; qui, le lendemain de 89 voulut 92 et 93; qui, le lendemain de Juillet, voulut la République ; qui le lendemain de la République constitutionnelle, voulut la République sociale. (Très-bien!) Vollà le socialisme théorique

Je sais bien qu'on appelle cela esprit de progrès ; moi, l'appelle celi esprit de mort, ou plutôt esprit révolution-

Par esprit révolutionnaire, je n'entends pas cet esprit

qui s'attache aux conquêtes sages et légitimes de nos dermères révolutions ; c'est l'esprit qui menace ces conque-

tes, c'est l'esprit qui en dégoûte les peuples... (Sensation.)
C'est l'esprit qui les pousse vers le despotisme. (Oui! oui!
—'Très-lien!)
Nous avons été envoyés iet, nous, majorité.... Je ne m'adresse pas à la minorité, car elle doit trouver bien ce que je trouve mal.... Je m'adresse à la majorité exclusirement... Nous avons été envoyés ici, nous raajorité, pour combattre le socialisme, l'esprit révolutionnaire dans les lois, dans les idées.... Eh bien! je me suis associé, depuis que je suis ici, à toutes les mesures qui ont eu pour but de

combattre le socialisme.... Avant le 24 juin, j'avois protesté contre le socialisme de faire reculer la raison et l'intelligence du pays. Il avnit comparé ce projet avec les lois russes, qui out du moins, disuit-il, le mérite de me reponsant la loi de la confiscation des chemins de fer. L'anne jour, j'ai voté la loi des instituteurs primaires dans laquelle je n'avais pas, je l'avoue, grande confiance. Je me suis donc associé à toutes les mezures anti-socialistes. dire tout ce qu'elles veulent dire. Il repous- Mais j'ai toujours dit que tous les remèdes seraient ineffisait la loi comme un anachronisme; il voulait caces, à moins qu'on n'y superposat un remède profond,

la religion par la liberté. Je ne prétends pas démontrer le mal, mais le caractéri-Mouvement.)

La séance est suspendue pendant dix minutes. A la mal le voici, et depuis la révolution de l'évrier il est évi-

La révolution de Février et ses suites nous ont révélé M. de Montalembert. Messieurs, l'honorable préopi- que le monopole de l'Université a mal réussi, que la jeunesse est élevée contre la société, que l'éducation publique toutet die de manquer de franchise. L'espère que ce ciée une toute d'ambitions, de copidités, d'avidités de bas docte disparaitra de son esprit quand il m'aura fait l'hon- étage, qu'elle divise la plupart de ses élèves en deux cacrée une toute d'arabitions, de capidités, d'avidités de bas neur de m'entendre, car je vais vous dire tout ce que le tégories, les médiocres et les mécontents, une foule même appartient en même temps aux deux catégories (rires);

> Cela n'est pas seulement vrai de l'instruction primaire, mais cela est viai encore de l'instruction secondaire. Le fils d'un de nos plus honorables collègues, M. Arthur de

> " Le diplôme de bachelier es-lettres est une lettre de change tirée sur la société, et qui doit être payée par une fonction publique; si la lettre de change n'est pas payée à l'échéance, la contrainte par corps est une révolution."

(Mouvenwet.) Cela est si vrai, qu'il n'est pas dans notre siècle un seul gouvernement qui ait pu résister à l'éffort de la génération élevée par lui.

M. Barthelemy Saint-Hilaire. Et les fautes des gouvernements ?

M. de Montalembert. Je prie mon honorable collègue de me permettre de continuer. L'aurais voulu lui répon-die sur le terrain des détails techniques, mais le temps et la force me manquent aujoud'hui. Nous nous retrouverons plus tard. (On rit.) Aujourd'hui, je n'envisage que le côté politique.

Au surplus, ce que je viens de signaler n'est pas la faute de l'Université seulement, c'est aussi la faute des pères de famille qui, par un funeste aveuglement, déclassent leurs enfants par l'éducation qu'ils leur donnent. (Rires à

La fante appartient aussi en grande partie à la société tout entière, à l'air qu'on y respire et à l'aveuglement, je le répète, des pères de famille instruisant les enfants pour les lancer ensuite sur le budget comme sur une proie.

Le tort de l'Université, c'est d'avoir tué dans l'espris l'entends par le socialisme pratique, ce parti, qui le des jeunes générations le respect de l'autorité, de l'autorité de Dien d'abord, de l'autorité de la famille et de l'Etat

> C'est par là que le mal éclate. On apprend aux jeu nes gens le savoir et non le devoir. On émancipe la raison, dit-on, mais en réalité l'orgueil; on the l'humilité, et à force d'exciter l'orgneil, on arrive à l'état où nous nous voyons maintenant, à ce problème insoluble : concilier le maintien de l'ordre social avec l'émancipation déréglée de l'orgneil.

Le remêde, c'est de faire rentrer la religion dans l'éducation par la liberté. Nons voulons, non pas tuer la raison, mais la régler, la discipliner, l'épurer. (Rires ironiques à gauche.)

Maintenant, où est la force de l'ordre et de la civilisation, car la civilisation qui est menacée ! On a cru tronver la division indéfinie de la propriété et cette force dans lenseignement primaire.

La division de la propriété, je crois qu'elle a fait beaucoup contre le mal; mais quant à l'instruction primaire, après les débats auxquels nous venons d'assister, je crois qu'il est prouvé que nous ne devons plus compter sur cet obstacle aux envahissements de la barbarie qui nous me-

Qui donc défend l'ordre dans nes campagnes ? Puisque, à part les très-nombreuses exceptions que je suis toujours prêt à reconnaître; puisque Pinstituteur primaire ne dé-fend plus Pordre, qui donc, de Paveu de tous, le défend plandissements.

ncore dans nos campagnes ? Le curé! (Rires à gauche.) C'est là le fond, le vif de la question. Je dis que les curés de campagne représentent l'ordre, même pour ceux qui n'en agent pas, comme on disait sous la Restauration ils représitent l'ordre matériel, politique et moral.

On l'a dit : il y a en France deux armées à peu près égales, comptant toutes deux 40,000 soldats à peu près, farmée des instituteurs et l'armée des curés. une fois, je demande si c'est l'armée des instituteurs qui défendra l'ordre. Il y en a de bons ; j'en connais d'excellents. Il y en a beaucoup plus de médiocres. En bloc,

e est un corps jugé. Une voix à gauche : Et exécuté.

M. de Montalembert. Voyons quelle est l'armée contraire. Parmi les curés de campagne, il en est quelquesuns de mauyais, quelques-uns d'infestés de catholicisme démocratique et social, ce qui est pire encore que la République democratique et social. (Hilarité.)

Il y en a beaucoup de médiocres; je ne prétends pas que ce soient tous des démons et des anges. Mais, en bloc, c'est un corps excellent, fonctionnant admirablement pour la société : c'est l'unique boulevard de l'ordro. (Mouvements divers.)

Le mal est plus grand encore dans l'enseignement secondaire. Là on ne professe pas encore la socialisme. mais ou professe le scepticisme et la rationalisme; ce qui est en haut le scepticisme et le rationalisme, devient en

bas le socialisme. (Rives ironiques à gauche.) Je n'en veux pas d'autre pieuve que les vingt professouis du corps enseignant qui ont été compromis le 13 jain. (Mouvement.)

Permettez-moi maintenant quelque chose contre les blancs (On rit), à la condition, toutefois, que rouges et blanes ne se mettront pas tous ensemble contre moi. (Non-

veaux rires.) Si je ne me trompe, cette appellation de blancs équivant à peu près à celle de bourgeois. (Dénégations.) Eh bien! laissons de côté cette épithète colorée, et occuponsnous des bourgeois, c'est-à-dire de ce que nous sommes tous dans cette Assemblée; car je n'y ai pas encore jusqu'ici rencontré de ces prolétaires éloquents qu'on nous avait annoncés, pas plus que je n'ai aperçu ici des seigneurs féculaux on des chevaliers bardés de fer. (Rires.) Je n'a-

perçois que des bourgeois. Eh bien! je dis que nous avons tous contribué au mal par notre attitude, par nos exemples, par notre enseigne-ment. Nous avons propagé le rationalisme qui, en chau-

geant d'atmosphère, est devenu le socialisme. Mais, par une grâce d'en haut, la bourgeoisie peut encore réparer le mal. Cela ne me paraît pas bien difficile après les cruels avertissements que nous avons reçus de-

puis Février. N'oublions jumais que cette société si fière d'elle-même qui se croyait si sure de son avenir, de sa grandeur, de sa prospérité, est arrivée à ce point qu'elle a été menacée l'être envahie et conquise par des hommes auxquels elle

ne faisait même pas l'honneur de les craindre. Qui done, en effet, menace aujourd'hui notre société si civilisée à qui donc lui inspire de si légitimes terreus Sont-ce des hommes austères commo les martyrs qui ont

autrefois changé le monde païen? Non. Sont-ce même de grands scélérats comme ceux pii ont renversé l'ancienne société française et ont créé la République de 1793 ? (Explosion de marmures à gau-

Une voix : Vous insultez la Révolution. Une autre voix : les sediérats étaient coux de 1815! M. de Montalembert. La société est menacée par d'af-

freux petits rhéteurs..... (Bruit à droite.) A gauche: Ne disons rien! Méprisons cela! (Rires.) M. de Montalembert. Par d'affreux petits rhéteurs

dont le succès sera le phénomène le plus étrange de notre temps. (Vive approbation.) M. Nadaud. Vous en avez cependant bien peur de ces

netits rhéteurs. (bruit). A droite : Silence ! silence !

M. de Montalembert. Est-ce par hasaid, qu'il s'agit de nelque milinement de civilisation? Non c'est l'a, b, c, de la vie sociale qu'ils attaquent

est la propriété, la famille que la France se voit dans l'odigation de défendre depuis deux ans. (Vive approbation.) C'est à cette cause que l'honorable M. Thiers a du consacrer son falont. (Interruptions à ganche.) M. Nadaud. Répondous par le silence du mépris. (Ri-

M. de Montalembert. L'académie des sciences morale et politiques a dû être convoqués pour répondre à des hommes qui oscut mettre en question les idées, les principes qui sont proclamés même par les peuples les plus

sauvages. (Très-bien ! très-bien !) Voilà, messieurs, ce qu'on appelle le progrès au dixnonvième siècle! S'il n'y a pas là une lecon pour la bourgeoisie et la so-

Messieurs, croyez bien que je suis à mille lieues de vouloir poursuivre le scepticisme dans le secret des Emes.... rien n'est plus loin de ma pensée... Quand je me trouve en présence de ces âmes ravagées, je m'incline avec une sorte grande infortune ou devant une grande indigence. (Sen-

sation.) Mais ce que je vous dénonce, c'est la propagation de res idées, c'est ce que M. de Salvandy appelant le prosély- rai la flour des pois de l'Université.... (Rires.) tisme de l'incrédulité, quand il pariait de ces ciforts nonr enlever any enfants des croyances qui consolent et à la place desquelles on ne met rien. Voilà ce que je vous dénonce ; voilu la cause principale de la position dans la-

quelle nous nous trouvous. Ce que M. de Salvandy disait de la jeunesse, moi je le dis du peuple. Je dis qu'il y a une cruauté impitoyable à lui ôter les croyances qui le consolaient sans rien mettre à la place. (Très-bien !)

Ou plutôt je me trompe... Vous allez voir ce qu'on a mis à la place des croyances. On a encouragé tous ces romanciers impurs, tous cas dramaturges qui ont sali l'a-

ormanciers infons, tous ees camanings qui oft sair ra-me de la France... (Applaudissements à droite.) On a eru détruire la foi religiouse, et ou a détruit la foi sociale. Voilà le progrès. On a donné à ce peuple une nouvelle religion, le socialisme, parce qu'il faut une religion an peuple. On lui a fait entrevoir le Dieu fait homme ; il a cru à l'homme fait Dieu de par le socialisme.

A gauche: Le socialisme, c'est le vrai christianisme. (Margaures d'indignation.)

M. de Montalembert. Le socialisme, c'est l'homme devenu Dieu! (Rares forcés à la Montagne.) Je n'attaque

personne.

Une grosse voix: Ça ne peut pas nous atteindre.

M. Bourzal. Non! nou!

M. de Montalembert. Ah ! on aurait bien voulu s'arrêler dans cette carrière au scepticisme, cela convenait aux esprits délicats, mais cela ne convenait pas aux masses. Elles se précipitent des sommets de la vérité dans les profondeurs de l'erreur. Elles ne savent pas s'arrêter, elles, dans la carrière du scepticisme et de l'incrédulité. Il y a quelque chose de plus absurde encore, c'est la préfention qu'ont quelques hommes de maintenir une société sans dogmes et sans croyances. Voilé ce qui a produit Pétat de choses dans lequel nous vivons.

L'hon. Pierre M. Leroux disait à cette tribune : Il n'y a pas de milieu. Vous êtes obligés de choisir entre le socialisme et le jésuitisme. J'accepte cette proposition, mais avec un amendement. Il n'y a pas de milieu entre le socialisme et le cathéchisme. (Rires à gauche.) Oui, le catéchisme... Ce n'est pas tonte la société, mais sans cela il n'y a pas de société. Et savez-vous quel est le grand service que l'Eglise rendra an peuple français par l'édu-

cation! Le voici: elle ne le flattera pas. (Très-bien!)
Elle ne divinisera pas ses mauvais penchants. (Très-bien! très-bien!) Elle ne fera pas l'apologie de ses cupidités, elle n'ira pas chercher dans je ne sais quelle philosophie de contrebande des excuses pour tous les vices; elle dira, au contraire, à l'homme: Tu n'es que poussi-ère..., et ta vie tente entière sera une série de souffrances et de luttes dont le but n'est pas ici-bas. (Murmures à la Montagne.)

Elle fera plus encore pour le peuple, elle lui fera dans son âme le type d'un gouvernement bien ordonné. C'est (Agitation et remeurs continues à gauche.) là le rôle de l'Eglise. Elle a créé le modèle d'un gou- Oui, messieurs, nous donnons la liberté av vernement dans l'âme humaine!

Avec cela, vous pouvez avoir un peuple gouvernable; des sociétés est que le peuple soit gouvernable, aujourd'hui il est gouvernable. Voilà pourquoi un homme illustre, un écrivain contemporain, M. Guizot, a pu définir le catholicisme, la plus grande école de respect.

Est-ce que le premier besoin de notre société n'est pas le respect, le respect de la loi, le respect de l'ordre, de l'autorité, de la religion, de la propriété! Allez donc à l'école de l'Eglise! voilà le bien. Maintenant voici le

La déduition du mal a été donnée par M. Proudhon, notre aucien collègue. L'ajoute que j'ei du goût pour les productions de cet écrivain. (On rit.) Et voici pourquoi : Il tient une torche à la main, et avec cette torche, il illumine les parois de la caverne obscure dans laquelle nous sommes depuis deux aus. Cet honorable écrivain... (On rit.) Cet écrivain a établi la synonymie du socialisme et de la démocratie. Il a dit que la démocratie était la destruction de tout ponvoir spirituel et temporel.

Cette définition ne peut être admise dans cette encointe Mais le peuple trançais est logique, lui, et inexorable dans sa logique. Elt bien, craignez qu'il ne voie dans la démocratie qu'on lui prêche le renversement de tout ce qui ex-iste. Mais M. P. Leroux n'a-t-il pas dit lui-même que la démocratie était la destruction de la notion même de l'autorité! N'a-t-il pas ajouté: Chaque homme est par luimême son propre prêtre et son propre empereur. (Hilari-

pandent tous les jours, non pas d'une manière aussi crue, mais sous la forme la plus dangereuse, comment voulezvous que le mal ne soit pas grand, lorsque de semblables doctrines sont journellement prêchées par les instituteurs da respect, si je puis employer ce mot, comme devant une et par un nombre trop grand de membres du corps ensei-

> Ecoulez maintenant cet aveu fait par le rédacteur en che' du journal la Liberté de penser, par ce que j'appelle.

> A gauche: Ce n'est pas la question. (Bruit.) Une voix à gauche: C'est une dénonciation. (Allons

M. de Montalembert. Voici ce qu'écrivait le rédacteur en che' de la Liberté de penser au rédacteur en ches de l'Education Nouvelle :

" Nous nous ne sommes ni des flatteurs ni des ambitieux, ni des catholiques, ni des éclectiques. Nous sommes des républicains démocrates un peu entachés de so-

cialisme. Messieurs, en voilà assez sur le mal; maintenant, le re-

mede: il consiste dans l'éducation religieuse. Il n'est, au fond, que deux sortes d'éducation : l'éducation religieuse, ou l'éducation irréligieuse; il n'y en a pas trois. (Approbation.) Toute éducation qui n'est pas religeuse, est par cela même irréligieuse, et ne peut pas

Eh bien! comment voulons-nous rendre, en France, l'éducation publique religieuse? Je vous dis bien le fond de la pensée de la loi telle que je la conçois ; par deux moyens : par la liberté d'abord et surtout, et ensuite par la réforme de l'enseignement officiel. C'était beaucoup d'entreprendre ces deux œuvres à la fois nous l'avons fait dans une pensée d'union, de conciliation et de paix, que j'expliquerai tout à l'heure devant vous. Pourquoi voulons-nous. donc la liberté ! D'abord parce que la Constitution l'exige. Ensuite parce que, sans croire à l'infaillibilité de la liberté de l'enseignement, nous croyons cependant que, grâce à elle. l'enseignement religieux reprendra ses droits et exercera une légitime prépondérance dans l'éducation de la jeunesse française, même sans la réforme de l'enseignement officiel, par le seul fait de la concurrence avec cet enseignement. Voilà ce que nous croyons et ce que nous espérons. Nous croyons, en outre que l'exercice de cette liberté offre beaucoup moins de dangers que celui d'autres libertés, parce que cet exercice exige deux conditions, la vocation et le dévouement, deux conditions qu'aucune autre liberté malheureusernent n'exige de ses adeptes. (Chuchotements et bruits de conversations particulières à gau-

Nous dirons ensuite que nous voulons la liberté parce que l'expérience contraire a mal réussi, et que, quand même il n'y aurait pas la promesse de la liberté dans la Constitution, il y aurait dans le mauvais succès du monopole une raison suffisante pour tenter les chances de liberté, et pour appeler au salut commun tous les systèmesset toutes les méthodes que d'honnêtes gens peuvent avouer, et la loi n'en admet pas d'autres.

Eh bien, cette liberté, la donnons-nous par notre loi? ou bien, comme l'a soutenu l'honorable M. Pascal Duprat, dans un discours dont je reconnais, du reste, la modération et l'éloquence, est-il vrai que nous refusons la liberté dans une loi faite pour donner la liberté d'enseignement ?

Oui, messieurs, nous donnons la liberté avec les conditions qu'exige la Constitution, car la Constitution s'oppose absolument à une liberté illimitée, à la liberté comme en sous les républiques comme sous les monarchies, l'intérêt Belgique, comme celle que j'ai réclamée ici même, à des capitatés est que le nouvle soit gouvernable, aujourd'hui cette tribune, sous l'Assembléo Constituante. Elle s'y oppose, grâce au vote même des membres qui sont on adversaires aujourd'hui, et si je ne me trompe, à celui de honorable M. Pascal Duprat lui-même, qui faisait alors partie de la majorité de l'Assemblée constituante. La constitution exige certaines conditions et certaines limites pour la liberté ; nous les avons respectées ; mais en les respectant, nous avons la conviction d'avoir donné une liberté propre à satisfaire toutes les exigences raisonnables. Je vais vous expliquer très-brièvement comment.

Les trois restrictions de la Constitution sont celles-ci: noralité, capacité, surveillance de l'Emt.

Ceux qui ont pris la peine de lire la loi ne trouveront nas que nous ayons été trop exigeants sous le rapport de a moralité : ils ne trouveront pas non plus que nous ayons été trop exigeants sous le rapport de la capacité.... Voix à gauche : Pas assez ! (Bruit.)

M. de Montalembert. J'entends dire : Pas assez! Alors vous voyez bien. Je reponds par ce cri à ceux qui nous accusent de ne pas avoir donné de la liberté... A gauche: Vous n'avez pas observé assez, la Constitu-

M. de Montalembert. Et je remercie l'honorable interapteur de m'avoir fourni cet argument et cette réponse. de poursuis, et vous prie de remarquer que nous avons pris la limite la plus modérée, en fait de capacité, pour rendre hommage à la liberté, et pour que cette liberté Comment voulez-vous, quand de pareilles idées se ré- soit sincère, complète. Nous pouvons fermer la bouche

FURILLETON.

Un Missionnaire en Canada.

1642 - 1146.

Suite et fin.

Dans une assemblée générale, tenue dans le plus gand village, la question fut encore débatue, et le parti pour la paix finit par l'emporter. Mais la famille de l'Ours, acharnée contre le missionnaire, mattendit pas cette résolution, et le crime étuit dejà consommé, pour le prévenir.

Lo 19 octobre au soir, quelques membres de la samille de l'Ours vincent, chercher le Misdans leur cabane. Le P. Jogues les suivit humblement en.

Sauvage la hache à la main, et au moment où

regardaitle chemin des Français. Le lendemain, le jeune français, son compa-

Jetes dans la rivière.

fond et pour la forme.

Nouvelle-France.

Monsieur, Monsieur,

"J'avais donné response à celle de laquelle il quand les de putés du conseil se présentèrent vous avais plu honorer par le P. de Jogues dattée du 15 de mai, et j'avoys envoyée au fort d'Orange pour la deslivrer au diet P. de Jognes: mais n'y estant pas retourné comme sionnaire, sous prétexte de l'inviter à souper on l'espérait, elle n'a été derechef renvoyée. Cells-cy sera done pour remercier votre Seigneuric du souvenir qu'elle à cu de moy, fas'abandomant sans doute entre les mains de veur dont je inscherai à me revaucher, s'il Dieu, comme une victime obéissante, et en re- plaist à Dien de m'en concéder l'opportunité, nouvelant an fond de son cour son sacrifice. an reste j'envoys celle-cy par les quartiers du Derride la porte de la cabane se tenait un Nort, soit par le moyen des Anglois on de Mons. d'Aumy aux fins de vous avectir du le Missionnaire y mit le pied, il lui donna le massacre que les Barbares et inhumains Macoup morfel. Sa lete fut tranchée aussitôt, et | mois on Troquois ont faiet du P. Istac do Jo plantée sur un des pieux de la palissade, qui gnes et de son compagnon ; ensemble de leur dessein mi'ils ont de vous suprendre soubs couleur de visite, comme vous verrez par lu gnon et un huron eurent le même sort. Leurs lettre cy enclose, qui encore qu'elle soit mal corps, commo celui du Missionnaire, furent dictée et orthographiée vous apprendra à notre suit déjà par l'histoire le rôle important que grand regret les particularités du tout le suis M. Lamontagne jouissait dans la colonie hol-Le Directeur genéral de la colonie Hollan-marry que le subject de celle-cy n'est plus | landaise dont il était le premier consoiller. and the state of t

landaise, Guillaume Kieft, annonça Ini même lagréable : mais la conséquence de l'affaire ne an Chev. de Montmagny, ce tragique évone- m'a pas permis de me taire. Notre Ministre ment. Sa lettre est datée du 14 novembre, d'en hault s'est enquis soigneusement aux prin occasion sy de vous faire sçavoir mon com-Elle renfermait celle de l'interprête du fort eipaux de cette camaille, de la cause de ce portement. d'Orange, qui ini en avait donné tous les dé-malheureux acte, mais il n'a pen avoir autre tais. Nous les copions textuellement l'une responce d'enx que le diet père avait laissé le très humble et obéissant serviteur." Guillaume Kierr.

Du fort d'Amsferdam en la nouvelle Bel gique ce 14m a novembro 1646. Lettre de l'interprête Hollandris John Labatic à M. La Montagne (1)

Loue soit Dien, au for d'Orange.

(1) Charlevoix (his. de la Nouv. France [.. V) dit que cette lettre était adressée à M. Bourdon de Québec, compagnon de la première ambassade du P. Jogues. Cette assertion ne peut pas s'accorder avec le nom de M. La Montague qu'elle porte dans le mamiscrit contemporain que nous possédons. Le voyait aucun moyen de communiquer avec les Français, et qu'il connaissait le gouverneur puisqu'il lui envoyait ses brise mains. On

Monsieur monsieur La Montagne,

" Je suis en bonne sauté Dien mercy priant Dien que ainsi soit de vous et de vos enfans. et l'antre, telles qu'on les lit dans un manus- diable parmi que ques hardes qu'il leur avait Au reste pas beauzoup sinon com les Français cript de 1652. Elles sont curiouses pour le laissé en garde, qui avait faiet manger leur sont éte arrivez le disseptiesme de ce présent bled on mays aux vers. Voilà ce que je puis mois au for des Maquas, c'est pour vous faire "A M. de Montinagny, Gouverneur de la pour le présent escrire a V. S. prient Dieu entendre com ces barbares ingrats non pas atqu'il vous veille garder et les vôtres de cette | tendu qui fussions bien arrivez dans leur catraitreuse nation. Vous assurant que suis votre ban ou ils sont été despoillez tont aus, sans schemise, avest ils leur baillir schacun un

bravet pour cacher leur poureté. "Le mesme jour de leur venue ont-il co.nmence à les monasser et meontinent à grand conp de point et de baston disant vous mourez demain ne vous estonno pas mais nous nen yous brulerous pas ayez courage nous yous frapperons avec la hasche et mettrons vos tes tes sur les espallesade a cet fin unand nous prendrons vos frer qui vous voye encor. Il fault que vons seashiez que se sont été seulement la nation de l'Ours qui les ont faits monrir. Saciant que la nation du Lon et de la Torta et quiconsenut volontiers à se jeter généreuseont faict tous qu'ils outpouveu pour leur sauvez la vie et out dit contre l'ours tuez nons premier, mais élas ils ne sont pas portant en vie. contexte indique d'ailleurs que l'auteur ne Senchez don que le dishuitiesme au soir, port an entrant il luy fendit la testo, a lenr grace des faveurs qu'il avait reçues de Dieu, mesme ly coupit la teste, et la mit sur les Les séculiers et les maisons religieuses out par les les maisons religieuses out par les les séculiers et les maisons religieuses out par les les séculiers et les maisons religieuses out par les les séculiers et les maisons religieuses out par les les séculiers et les maisons religieuses out par les les séculiers et les maisons religieuses out par les les maisons religieuses de les maisons religieuses de la les les maisons religieuses de les maisons religieuses de les maisons de la les maisons de les maisons de la les maisons de la les maisons de les maisons de les maisons de la les maisons de la

palles al de le lendemain de grand matin il "Monsieur mon je n'ai voulu manquer à cet fit de l'autre de mesme et out jeté leur corps dans la riviere. Monsieur je n'ai jamais pouven scavoir ny entendre d'auleun sauvage pour qu oy qu'il les ont tué.

"An reste leur envie et entreprise, il s'en vont d'avec 3 ou 4 cen hommes pour taschez de desurprendre les Français pour en faire de mesme commo ils out fait des autres mesDieu vent quil n'achef pas leur dessain.

"Se serait de souhaiter que monsieur fus adverty mais it by a aneun moien que nous le puissions faire d'iey, monsieur je n'ai pas d'avantage à écrive sinon je demeure votre tres humble et affectionne serviteur et amis." JAN LABATIE.

" Monsieur je vous supply mes baise mains à monsieur le gouverneur. "Escript au fort d'Orange le 30 octobre 1646."

La mort du serviteur de Dien sut regardée comme la mort d'un martyr. Il en merita bien le titre. Ini qui estima sa foi et la publication de l'Evangile, plus que sa propre vie. ment an milieu des périls et au devant de la mort même dans l'espérance d'étendre le roy!

nume de Jésus-Christ. "Nous n'avons pu nons résoudre, écrivait qu'ils vinrent appellez Isaach pour souppe. le P. Raguengau en annongant cette nouvelle Il so leva et s'en alla avec ce barbare au en Europe, à adresser au ciel pour le P. Jos logis de l'Ours com entrant dans le logis il y gues les prières pour les morts. Nous avons uvez un traitre avec sa hasche derriere la offert l'adorable Sacrifice, mais en action de